



# LES MIRACLES SE FONT RARES

JUSTINE GRENIER

RAYMOND CONNAÎT DEPUIS 15 ANS LA MAISON DU PARC, CET ORGANISME SANS BUT LUCRATIF HÉBERGEANT DES PERSONNES ATTEINTES DU VIH/SIDA.

**Au sous-sol, un homme sommeille devant un téléjournal d'après-midi pendant que, pas très loin, le caniche Olive attend patiemment qu'on l'invite à se dégourdir les pattes. Au rez-de-chaussée, la cuisine embaume un chili fait maison. Décidément, on se sent chez soi dans cette maison victorienne. Que l'on soit séropositif ou non.**

La Maison du Parc fête son vingtième anniversaire. Depuis 1991, cet organisme sans but lucratif héberge des personnes atteintes du VIH/sida. Passent à La Maison du Parc ceux qui ne cadrent pas dans le milieu institutionnel ou qui cherchent un peu de soutien, au moment où le diagnostic frappe. Passent aussi ceux qui tentent de comprendre un nouveau traitement ou qui désirent passer les dernières semaines de leur vie dans le confort et la dignité. À La Maison du Parc, chacun des 12 résidents a sa chambre privée et peut compter sur l'aide d'intervenants, 24 heures sur 24. «Ils ont enfin du temps pour penser à eux»,

résume le directeur adjoint de la Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le sida (COCQ-SIDA), Michel Morin.

À ses débuts, l'organisme offrait davantage de soins palliatifs puisque l'espérance de vie ne frôlait que les neuf mois pour les plus chanceux. Avant que les traitements ne s'améliorent, une quinzaine de personnes perdaient leur combat chaque année dans les chambres de La Maison du Parc. Le portrait est moins sombre aujourd'hui. Les victimes se comptent sur les doigts d'une main. «Il y a eu des miracles, se rappelle Raymond, qui a habité La Maison pour la première fois il y a quinze ans. André, lui, on était sûr qu'il allait mourir. Aujourd'hui, on l'appelle notre ange.»

Le problème est que «ces temps-ci, il n'y en a pas beaucoup, de miracles». Même si les traitements allongent l'espérance de vie des souffrants, le VIH est une maladie incurable. On n'en guérit pas.

Raymond en connaît tout un chapitre : sa lutte dure depuis 27 ans. «C'est 27 ans de pilules, dit-il. Le VIH, c'est un gros sacrifice.» Le sacrifice d'une vie sans douleur et surtout, d'une vie à deux : «Quand j'ai eu le VIH, mon chum était beaucoup plus jeune que moi et n'était pas infecté. Il a sacré son camp à la fin, parce que je n'étais plus capable de le toucher. J'avais trop peur.» Depuis 1985, Raymond n'a pas eu une seule relation sexuelle. Il a évité les bars et les rencontres, de peur d'essayer un refus. «Je n'ai jamais pris ce risque», avoue-t-il.

## RELÉGUÉE AUX OUBLIETTES

Selon la COCQ-SIDA, plus de 16 000 Québécois sont aux prises avec la maladie. Tout le monde, à La Maison du Parc, déplore que la maladie ne soit plus «au goût du jour», et ce, malgré les 300 à 400 nouveaux cas déclarés chaque année.

Le peu de débats publics rend les dons plus rares et les préjugés résistants. Michel Morin de la COCQ-

SIDA déplore cette grande méconnaissance de la maladie : «Le VIH a toujours eu un poids moral qui l'accompagne. Comme si ce n'était pas normal d'avoir le VIH, comme si t'avais fait quelque chose qui n'avait pas d'allure.»

Selon Monique Drolet, qui travaille à la Maison du Parc depuis quinze ans, les gens sont encore craintifs s'ils partagent une cigarette ou un verre d'eau avec une personne atteinte. «Il y a un énorme manque au niveau de la prévention», affirme-t-elle.

«Et vu qu'on n'en parle plus, les gens ont l'impression que ça se guérit, poursuit la directrice. Ce n'est pas ça la vérité.» Le VIH, c'est mortel. L'homme qui sommeillait devant son téléjournal lorsque *L'itinéraire* est passé sur la rue Rachel y a laissé sa peau. «Lui, il est parti vite, chuchote Raymond. On ne savait pas qu'il allait partir si vite que ça.»

PHOTO : LEILA STAALI